

Villes nouvelles et extensions

(région du Tafilalet désert Marocain)



Cela fait, bientôt dix ans que je parcours et documente les divers aspects des paysages du sud Marocain, la région désertique, parsemée d'oasis du Tafilalet, pour être plus précis. Région en partie coincée entre l'atlas et le petit atlas qui s'ouvre à sa pointe Nord - Est sur le vaste Sahara Algérien.

On m'a souvent demandé le pourquoi de cette relation particulière qui dure maintenant depuis si longtemps. Au départ, rien de prémédité de ma part. D'abord une histoire de famille, qui m'a servi durant toutes ces années de point d'ancrage pour découvrir cette région. Puis, pour couper cours à toutes laborieuses et raisonnables justifications, je pourrai dire ceci : la rencontre pour ce travail a aussi été de l'ordre de la sensation. Une sorte de coup de foudre qui m'a surpris à l'entrée d'un petit village juste au moment où une rare pluie vient de tomber, lavant le paysage poussiéreux, ravivant les qualités de ses matières et lustrant dans un même instant sa lumière comme ma vue. Alors, on y retourne aussi souvent qu'il se puisse, histoire de vérifier de façon plus méditée ce qui peut être extrait de cette première et fulgurante sensation, façon aussi de la faire se prolonger en soi. Et à chacun de mes nouveaux séjours et nouvelles prospections, l'espace que je documente par la photographie ne cesse de s'ouvrir.

Au fil du temps les caractéristiques du territoire que je parcours, se forment en moi avec toujours plus d'acuité. Les séries de photographies en engendrent d'autres, entre temps, des connaissances plus livresques sur la vie de la région, sa géographie, son économie, ses mœurs et coutumes, viennent épauler mon regard. Mes intérêts se précisent. Les menus détails se font plus parlants et les descriptions que je fais de ce territoire ne cessent d'aller en se complexifiant. L'ouvert appelle l'ouvert. Le voyage peut à ce moment devenir infini.

Un territoire, un paysage ou un site, ne sont jamais constitués d'un ensemble de signes pré-mâchés et figés, qu'il suffirait, par la photographie, de récolter pour répondre à quelques conclusions ou vérités définitives. Il advient et s'invente à chaque pas. Il est avant tout le produit de la libre expérience du regard. C'est ce processus du regard, se raffinant sur le long terme, connaissances aidant, que mes travaux photographiques tentent de fixer avec exactitude et lucidité.

Je me souviens que c'est en reliant en voiture la ville de Ouarzazate à celle de Rissani via la N10 que j'ai vu pour la première fois en bord de route, les tout début de la mise en chantier d'une nouvelle zone pavillonnaire suburbaine. C'était à quelques kilomètres de l'entrée Ouest de la ville de Tinghir. Ce site isolé en plein désert et coupé de la ville ressemblait à ce moment à une forêt de pylônes électriques dressés au beau milieu d'un terrain arasé extrêmement aride, à la terre ocre. C'est ce brutal contraste entre l'aridité du lieu, sa couleur et cette forêt artificielle

de pylônes qui m'avait intrigué. Ce site avait quelque chose de désolé. Il avait l'aspect austère et lugubre d'un camp. Je ne savais pas trop si c'était le début d'une entreprise ou bien s'il s'agissait de ses restes.

D'année en année je suis retourné au même endroit pour suivre le développement de cette nouvelle zone pavillonnaire. J'ai photographié les premiers immeubles sortant de terre de façon assez chaotique, puis, j'ai vu les premières rues se dessiner et la structure du plan d'ensemble devenir de plus en plus visible. Cette série d'images fait le récit de cette mutation de l'espace en mettant l'accent sur les architectures qui le composent.

Ces nouvelles habitations sans signature, sans prestige, construites par la petite classe moyenne sont dans leur ensemble assez homogènes. Toutes retrahent à très grands traits schématiques certaines caractéristiques stylistiques des habitats traditionnels propres au pays.

On peut les percevoir dans un premier temps comme des versions dégénérées des habitats traditionnels, agressant par leur modernité fruste l'authenticité du paysage désertique alentour. Mais si on les observe avec attention, on remarquera que ces nouvelles habitations ne sont pas que le produit d'une rupture radicale entre le nouveau et l'ancien. Chacune d'elles mixe et recycle de façon singulière un bon nombre d'éléments propres à la culture vernaculaire, à d'autres, qui part leur traits culturels ont de toutes autres origines.

On peut relever sur les façades des habitations de Tinghir un bon nombre de signes et des symboles Berbères ayant des fonctions magiques : croix pour chasser le mauvais œil , soleil stylisé comme gardien du foyer, motifs en peigne ponctués de points évoquant la prospérité...etc. Ces signes et symboles ne sont pas issus du vocabulaire architectural traditionnel, ils puisent leur origine sur les motifs des tapis ou des tatouages Berbères. Les porches d'entrée des habitations sont le plus souvent très ornés comme c'est le cas pour les portes des anciens Ksours . Bon nombres d'entre eux ont désormais adopté un fronton en triangle de type gréco-latin tout en conservant un débordement en tuile typique à cette région. Nous pouvons aussi constater que les tours évoquant l'architecture des anciennes Kasbah en pisé sont parfois encore présentes de façon amoindrie. La palette des styles des grilles en fer forgé posées devant les fenêtres est désormais des plus éclectique. Il existe maintenant dans la région des grilles en fer forgé à la rigueur géométrique « Mondrianesque » , certaines ont absorbé des ornements en provenance des arts décoratifs coloniaux des années vingt, tandis que d'autres sont ornées de roses métalliques en relief. Motif nullement incongru dans cette région puisque la culture des roses est pratiquée dans certaines oasis toutes proches.

Comme c'est souvent le cas, pour les maisons isolées en plein le désert, la traditionnelle cruche à eau mise à la disposition de l'éventuel voyageur assoiffé, est encore de mise dans ces nouvelles zones urbaines de façon toute aussi fonctionnelle, et comme partout dans le monde où la voiture s'est popularisée, les vieux pneus aux abords des habitations font cercle autour de frêles végétaux.

Pour se protéger du soleil, ces nouveaux habitats possèdent généralement des ouvertures sur une seule de leur face et selon l'angle de vue, ils apparaissent dans le paysage comme des grands blocs colorés monumentaux et minimalistes.

Cette série de photographies tient à montrer de façon détaillée que les mutations urbaines et leurs types d'habitats sont avant tout le produit de transformations socio-culturelles multiples et complexes, portant en elles, par accumulations successives, une mémoire faite de continuité et de rupture nous invitant à penser le temps comme un continuum des plus hétérogène.

Ces travaux par leur souci d'exactitude et leurs qualités descriptives, s'inscrivent délibérément dans la lignée de la photographie de style documentaire tel que l'ont pratiqué les « nouveaux topographes » au cours des années soixante dix. Les travaux photographiques de Lewis Baltz m'ont toujours particulièrement intéressé et marqué, tout comme ceux des Becher et de Joe Deal.